

Bernhard Schlink

La fin de Selb



folio
policier

FOLIO POLICIER

Bernhard Schlink

La fin de Selb

Une enquête du
privé Gerhard Selb

*Traduit de l'allemand
par Olivier Mannoni*

Gallimard

Titre original :

SELBS MORD

© 2001 by Diogenes Verlag AG Zürich.

© Éditions Gallimard, 2003, pour la traduction française.

Bernard Schlink, né en 1944, partage son temps entre Bonn et Berlin. Il est l'auteur de plusieurs romans policiers couronnés par de grands prix et a créé, avec Walter Popp, le personnage du détective privé Selb que l'on retrouve dans *Un hiver à Mannheim*, *Brouillard sur Mannheim* et *La fin de Selb*. Son roman *Le lecteur* a connu un immense succès mondial.

PREMIÈRE PARTIE

I

À la fin

À la fin j'y suis retourné.

Je n'ai pas annoncé mon départ à sœur Béatrice. Elle ne me fait même pas parcourir les chemins courts et droits qui séparent les sites : le Speyerhof, le cimetière et le Bierhelder Hof, et encore moins le sentier long et abrupt qui mène au Kohlhof. Je lui raconte en vain que ma femme et moi-même sommes venus faire du ski au Kohlhof, il y a des années. On montait le matin, le bus était bondé de gens avec leurs skis, leurs bâtons et leurs luges, et jusqu'à ce que le soir tombe, nous nous pressions par centaines sur le coteau piétiné, plus brun que blanc, avec son tremplin de bois délabré. Le midi, au Kohlhof, on servait de la soupe aux haricots. Klara avait de meilleurs skis, elle les maniait mieux, et elle riait quand je tombais. Je tripotais les cordons de cuir des fixations et je serais les dents. Après tout, Amundsen avait conquis le pôle Sud avec des skis médiévaux. Le soir, nous étions fatigués et heureux.

— Laissez-moi marcher jusqu'au Kohlhof, sœur Béatrice, tout doucement. Je voudrais le revoir et me rappeler le temps passé.

— Vous n'avez pas besoin de ça pour vous en souvenir, monsieur Selb. Sans ça, vous ne pourriez pas me le raconter.

Tout ce qu'autorise sœur Béatrice, après un séjour de quinze jours à l'hôpital du Speyer Hof, ce sont quelques pas vers l'ascenseur, le parcours en fauteuil au rez-de-chaussée, quelques pas jusqu'à la terrasse, la traversée de la terrasse, la descente des marches et une promenade sur la pelouse, autour de la fontaine. La seule chose qui soit magnanime, chez sœur Béatrice, c'est son regard.

— Regardez cette belle et vaste vue.

Elle a raison. La vue est belle et vaste depuis la fenêtre de la chambre, que je partage avec un fonctionnaire des Finances au ventre malade. Pardessus les arbres, on aperçoit la plaine, puis les montagnes de la Haardt. Je regarde à l'extérieur et je me dis que ce pays dans lequel le hasard m'a déposé pendant la guerre s'est fait une place dans mon cœur, qu'il est devenu ma patrie. Mais faut-il que je passe mes journées à me le répéter ?

J'attendis donc que le fonctionnaire des Finances se fût endormi, après le déjeuner, je pris, sans bruit et rapidement, mon costume dans l'armoire, je le passai et parcourus le chemin du portail sans rencontrer infirmière ni médecin que je connaisse. Je demandai au portier, qui se moquait bien de savoir si j'étais un patient en fuite ou un visiteur sur le départ, de m'appeler un taxi.

Nous roulâmes vers la plaine, d'abord entre des prairies et des vergers, puis sous une forêt de haute futaie. Le soleil, perçant à travers la cime des ar-

bres, dessinait des taches claires sur la route et dans le sous-bois. Nous passâmes ensuite devant une cabane en bois. Autrefois, il y avait encore un bon bout de chemin d'ici jusqu'à la ville, et les promeneurs faisaient une dernière halte avant de revenir. Aujourd'hui, deux virages plus loin, on trouve les premières maisons sur la droite, et le cimetière de montagne s'étend un peu plus loin à gauche. Au pied de la montagne, nous attendîmes près du feu tricolore, à côté de ce vieux kiosque qui m'a toujours empli de joie : un temple grec, son parvis construit sur une petite terrasse, son auvent porté par deux colonnes doriques.

La route toute droite qui mène à Schwetzingen était dégagée, et nous avançons vite. Le chauffeur me parlait de ses abeilles. J'en conclus qu'il fumait, et je lui demandai une cigarette. Elle n'avait pas bon goût. Ensuite, nous arrivâmes, le chauffeur me déposa et me promit de revenir me prendre une heure plus tard, pour me ramener au bercail.

Je me trouvais sur la place du Château. La maison avait été reconstruite. L'échafaudage était encore en place, mais on avait rénové les fenêtres, nettoyé le grès du socle, les huisseries des portes et des fenêtres. Il ne manquait que le dernier coup de peinture. Ensuite, elle serait tout aussi coquette que les autres maisons autour de la place du château, toutes à deux étages, soignées, avec des fleurs devant les fenêtres. Rien n'indiquait ce qu'elle accueillerait : restaurant ou café, cabinet d'avocats ou de médecins, entreprise d'informatique. En regardant par la fenêtre, je ne vis que des revête-

ments de sol en rouleaux, des pots de peinture, des pinceaux et des échelles.

La place du Château était vide, à part les marronniers et le monument à la Vendeuse d'Asperges Inconnue. Je me rappelais le tramway dont la ligne s'achevait jadis ici, en décrivant un cercle sur la place. Je regardai le château, de l'autre côté.

Qu'est-ce que j'attendais ? Que la porte de la maison s'ouvre et qu'ils sortent tous, qu'ils se présentent, tirent leur révérence et se mettent à courir dans tous les sens en riant ?

Un nuage passa devant le soleil, et le vent froid souffla sur la place. J'avais froid. L'automne était dans l'air.

II

Dans le fossé

Tout avait commencé un dimanche de février. Je rentrais de Beerfelden et roulais vers Mannheim avec Brigitte, ma compagne, et son fils Manuel. L'amie de Brigitte, qui avait déménagé de Viernheim à Beerfelden, nous avait invités à prendre la crémaillère devant un café et des gâteaux. Les enfants s'aimaient bien, les deux copines n'arrêtaient plus de bavarder, et quand nous nous étions mis en route, il faisait nuit.

À peine partis, de gros flocons blancs se mirent à tomber. La route étroite qui menait vers les hauteurs traversait la forêt. Nous étions seuls, nous n'avions de voitures ni devant, ni derrière nous, et nous n'en croisions pas non plus. Les flocons devinrent plus denses, la voiture chassait dans les virages, les pneus patinaient lorsque la pente était raide, et l'on avait tout juste assez de visibilité pour distinguer la route. Manu, qui avait d'abord bavardé avec entrain, était à présent muet, et Brigitte avait les deux mains jointes sur les jambes. Seul son chien Nonni dormait comme si de rien n'était. Le chauffage n'était pas vraiment étouffant, mais la sueur me coulait au front.

— Et si nous nous arrêtons en attendant que...

— Ça peut tomber pendant des heures, Brigitte. Une fois que nous serons pris dans la neige, nous ne bougerons plus.

Si je vis la voiture sur le bas-côté, c'est uniquement parce qu'elle avait laissé ses phares allumés. Ils brillaient en travers de la route comme une barrière. Je me suis arrêté.

— Tu veux que je vienne avec toi ?

— Ne bouge pas.

Je descendis, relevai le col de ma veste et marchai tant bien que mal dans la neige. Une Mercedes avait pris par erreur un chemin de traverse dans un virage, et avait versé dans le fossé en tentant de retrouver la route. J'entendis de la musique, du piano et un orchestre, et derrière les fenêtres fermées, dans l'habitacle éclairé, je vis deux hommes, l'un sur le siège du conducteur, l'autre de biais, derrière, sur la banquette. Comme un cargo ensablé, me dis-je, ou un avion après un atterrissage d'urgence. La musique continue comme si rien ne s'était passé, mais le voyage est terminé. Je tapai à la vitre du conducteur. Il la baissa à mi-course.

— Je peux vous aider ?

Avant que le chauffeur ne puisse répondre, le passager se pencha de l'autre côté et ouvrit la porte arrière.

— Dieu soit loué. Venez, asseyez-vous.

Il s'adossa à la banquette et me fit un geste de la main pour que j'entre dans la voiture. Il faisait chaud dans l'habitacle, où flottait une odeur de cuir et de fumée. La musique était si forte que je

ne pouvais parler qu'en haussant la voix. Il s'adressa au chauffeur :

— Baisse la musique, je te prie !

Je montai dans la voiture. Le conducteur prit son temps. Lentement, il tendit le bras vers la radio, attrapa le bouton, le tourna, et le volume de la musique diminua. Son patron attendit en fronçant les sourcils jusqu'à ce qu'elle soit éteinte.

— Nous n'arrivons pas à sortir de là et le téléphone ne fonctionne pas. Je crains que nous ne soyons au bout du monde.

Il eut un rire amer, comme si son problème technique s'était doublé d'une vexation personnelle.

— Vous voulez que nous vous emmenions ?

— Pouvez-vous nous aider à pousser ? Si nous la sortons du fossé, nous pourrons continuer notre route, la voiture est en état de marche.

Je regardai le chauffeur, pour voir ce qu'il allait en dire. C'est sans doute lui qui les avait mis dans ce pétrin. Mais il ne disait rien. Dans le rétroviseur, je vis qu'il me regardait fixement.

Son patron avait remarqué mon regard interrogateur.

— Le mieux serait que je me mette au volant, et que vous poussiez la voiture, Gregor et vous. Nous aurons besoin de...

— Non.

Le chauffeur se retourna. Il avait le visage vieilli d'un homme d'âge mûr, la voix rauque et voilée.

— Je reste au volant, et vous poussez.

Je perçus un accent, mais j'étais incapable de l'identifier.

Son patron était plus jeune, mais en voyant ses mains tendres et sa silhouette mince, je ne compris pas pourquoi le chauffeur nous avait proposé cette solution. Son employeur ne le contredit pas. Nous descendîmes. Le chauffeur démarra, nous nous arc-boutâmes contre la voiture, les roues patinèrent en bourdonnant et en projetant des gerbes de neige, d'aiguilles de pin, de feuillage et de terre. Nous tînmes bon, la neige continuait à tomber, nous avons les cheveux trempés, nos mains et nos oreilles engourdies par le froid. Ensuite, Brigitte et Manu arrivèrent, je leur demandai de s'asseoir sur le coffre. Quand je m'y fus installé à mon tour, les roues accrochèrent le sol, et la voiture sortit du fossé d'un seul coup.

— Bonne route !

Nous les saluâmes avant de nous diriger vers notre véhicule.

— Attendez ! (Le patron nous courait après.)
À qui dois-je ce sauvetage ?

Je trouvai une carte de visite dans la poche de ma veste, et la lui tendis.

— Gerhard Selb.

Il souffla les flocons qui s'étaient déposés sur la carte et la lut à voix haute.

— « Enquêtes privées. » Vous êtes... Vous êtes détective privé ? Dans ce cas, j'ai quelque chose pour vous. Passez me voir au bureau. (Il tenta vainement de trouver une carte dans sa poche.) Mon nom est Welker, la banque située sur la place du Château, à Schwetzingen. Vous vous appellerez ?

III

Le métier, c'est le métier

Je ne suis pas allé à Schwetzingen le lendemain. Le surlendemain non plus. En réalité, je ne comptais pas y aller du tout. Notre rencontre sur les hauteurs du Hirschhorn, en pleine nuit et sous la neige, et son invitation à passer le voir : tout cela me rappelait ces rendez-vous que l'on prend en voyage ou pendant les vacances. Quand on se re-voit, on est toujours à côté de la plaque.

Mais le métier, c'est le métier, et une mission est une mission. À l'automne, les supermarchés Tengelmann m'avaient demandé de m'occuper des congés maladie des vendeuses, et j'avais débusqué deux ou trois malades imaginaires. C'était aussi exaltant que de traquer et de coincer des voyageurs sans ticket dans le tram. Je n'avais pas signé le moindre contrat de tout l'hiver. C'est comme ça : on n'engage pas comme garde du corps un détective qui a passé le cap des soixante-dix ans, et on ne l'envoie pas non plus bondir d'un continent à l'autre à la recherche de bijoux volés. Même la chaîne de boutiques qui veut espionner ses vendeuses en arrêt maladie se laissera plus impression-

ner par un jeune gommeux à portable et BMW que par un vieux bonhomme conduisant une Opel Kadett hors d'âge.

Oh, ça n'est pas que j'aie passé un hiver oisif faute de contrats. J'ai fait le ménage dans mon bureau, allée Augusta, j'ai lavé et ciré le plancher, j'ai nettoyé la vitrine. Et ce n'est pas rien : autrefois, le bureau était un tabac, et la fenêtre servait de devanture. J'ai rangé ma table, installée au coin du local, rue Richard-Wagner, et j'ai mis au régime Turbo, mon matou, qui prend de la graisse. J'ai promené Manu, je lui ai montré, au Musée des Beaux-Arts, l'exécution de l'empereur Maximilien du Mexique, au Musée Reiss les tumulus de Suebenheim et au Musée régional de la Technique et du Travail les chaises et les lits électriques avec lesquels on voulait chasser les ténias de l'intestin au XIX^e siècle. Je l'ai accompagné à la mosquée Sultan Selim Camii et à la synagogue. Nous avons vu à la télévision Bill Clinton se faire réélire et prêter serment. Dans le parc Louise, nous sommes allés voir les mouettes qui avaient préféré rester chez nous, cet hiver-là, plutôt que de partir pour l'Afrique, et sur la rive du Rhin, nous avons couru jusqu'au bain en plein air dont le restaurant en congé annuel, avec ses murs blancs, paraissait aussi digne et hors d'atteinte que le casino d'une station balnéaire anglaise en hiver. Je me persuadai que je prenais plaisir à faire enfin tout ce que j'avais toujours eu envie de faire sans jamais en trouver le temps.

Jusqu'à ce que Brigitte me demande :

— Pourquoi vas-tu faire les courses aussi souvent ? Et pourquoi pas le jour, quand les magasins sont vides, plutôt que le soir, quand tout le monde se bouscule ? C'est pour avoir l'impression de vivre, comme les vieux ? (Et elle n'en resta pas là.) Et c'est pour cette raison que tu vas manger au Nordsee ou au Kaufhof à midi ? Autrefois, quand tu avais le temps, tu faisais la cuisine.

Quelques jours avant Noël, je ne suis pas arrivé en haut de l'escalier qui mène à mon appartement. J'ai cru qu'on me posait un cerclage en fer autour de la poitrine, mon bras gauche m'a fait mal, mon esprit, bizarrement, était à la fois parfaitement lucide et hébété. Je me suis assis sur une marche, au premier palier, et j'y suis resté jusqu'à ce que monsieur et madame Weiland arrivent et m'aident à atteindre le dernier niveau, où mon appartement et le leur se font face sous le toit. Je me suis couché et je me suis endormi. J'ai passé une journée à dormir, puis une autre, et j'ai dormi aussi le soir de Noël. Lorsque Brigitte, d'abord agacée, puis inquiète, est venue me voir le lendemain, j'ai réussi à me lever, j'ai mangé de son rôti de porc et j'ai bu un verre de rouge. Mais je suis resté fatigué pendant des semaines, je ne pouvais plus produire le moindre effort sans être en nage, le souffle court.

— C'était un infarctus, Gerd. Et pas un petit, un moyen. Tu aurais été bon pour les soins intensifs.

Mon ami Philipp, chirurgien à la Clinique Urbaine, secoua la tête lorsque je lui racontai l'incident.

— Il ne faut pas rigoler avec les ventricules. Si tu les agaces, tu casses ta pipe.

Il m'envoya à un collègue spécialiste des maladies internes, qui voulait faire passer un tuyau de mon aine à mon cœur. Un tuyau de mon aine à mon cœur. J'ai poliment remercié.